

UN INSTRUMENT POUR PENSER

Marc Albert Chaigneau

Un instrument pour penser

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

DÉDICACE

L'usage de dédicacer les livres s'est un peu perdu. Et je ne pense pas que les auteurs soient, dans la plupart des cas, tentés de dédicacer leurs livres « aux princes qui nous gouvernent ». Ils ne le méritent sans doute pas et ce genre d'hommage les laisserait indifférents. Pourtant ma dédicace est destinée à des princes et d'abord à une institution que nous devons à l'un d'eux, Armand Jean du Plessis, Cardinal-Duc de Richelieu, l'Académie Française et ses immortels, qui ne le sont que parce qu'ils survivent dans notre langue. Le plus bel instrument qui ait jamais existé, pour lequel je nourris des ambitions que le présent ouvrage a pour objet d'exprimer même si je crains de ne jamais en voir l'assouvissement.

Que Vive l'Académie Française, son chef et protecteur et qu'ils assurent à leur joyau l'immortalité qu'il mérite.

INTRODUCTION

À soixante-dix ans, l'état de la société dans laquelle nous vivons m'effraie. Je ne crois bien évidemment plus du tout dans le discours de nos dirigeants politiques, pas plus dans celui de nos dirigeants économiques ou financiers. Et je ne suis pas le seul. Aucun de ceux que j'ai rencontrés n'y croit vraiment. Ou seulement dans les limites de ce qu'il a un intérêt personnel et direct à croire. Dans quelle société vivons-nous ?

Que laisserons-nous à nos enfants ?

Chacun de nous pense en permanence, sans y penser, pourrait-on dire. En fait sans être conscient de le faire, parce que ce n'est pas volontaire ou délibéré. Nous pensons à quelque chose ou à quelqu'un, sans penser que nous pensons. Et pourtant c'est ce qui détermine nos choix et nos comportements.

Nous apprenons, nos parents, les instituteurs, les professeurs, nous enseignent à lire, à écrire, à compter. Il y a des méthodes pour chaque discipline, souvent nombreuses, contradictoires discutables, contestées. Nous acquérons des connaissances, des mots, des lettres, des chiffres des nombres, des tables d'addition, de soustraction, de division, de multiplication. La grammaire, la géométrie, l'histoire, la géographie...

Il est une idée reçue, communément admise, qui voudrait que le langage soit un instrument bien pauvre, pour exprimer une pensée beaucoup plus riche. Au terme d'un demi-siècle de recherche et de réflexion sur le langage, il me semble que l'on peut considérer que la réalité se

trouve au parfait opposé de cette idée. L'expérience, dans les affaires, dans le domaine judiciaire, comme dans les domaines sociaux et politiques, m'a montré que la pauvreté du langage était le reflet de la pauvreté de la pensée. Que nombreux étaient ceux qui croyaient que la force et la richesse de leurs émotions étaient le reflet d'une richesse de leur pensée, alors que les deux dimensions peuvent coexister en ayant peu d'interférences.

Dans son introduction au Discours de la Méthode, René Descartes* présente une remarque qui conserve toute son actualité : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ; car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont ».

On ne nous enseigne pas à penser. Nous apprenons inconsciemment, involontairement, sans orienter, ni maîtriser cet apprentissage. Selon les circonstances de notre vie, notre milieu d'origine, les conditions, plus ou moins favorables auxquelles nous sommes confrontés. L'environnement social, géographique, ethnique, religieux, qui ne nous permet que rarement d'avoir un point de vue critique, par rapport aux idées, aux valeurs, qui y prévalent et que nous intégrons, de ce fait, inconsciemment.

Apprendre à penser a fait l'objet d'ouvrages, de thèses, de traités et appartient à une discipline qui a un nom : La philosophie, dont le sens primordial, l'origine sémantique est : L'amour de la sagesse. Elle est peu enseignée et peu apprise, peu considérée car ce n'est pas une discipline assurant une grande réussite matérielle ni sociale, et que celle-ci est l'ambition de la plupart. Personne ne fait fortune en philosophie et il n'y a pas de grandes entreprises, ni même d'écoles ou d'universités, qui comptent sur la philosophie pour se développer, gagner des parts de marchés ou déboucher sur de nouvelles inventions. Qui sont les principales préoccupations, qui prévalent au sein de nos sociétés, en cette aube du XXIe siècle. En outre, il existe une suspicion de manipulation envers de nombreuses doctrines philosophiques. Si vous voulez m'apprendre à penser, n'est-ce pas pour me faire adhérer à « vos idées » ? Me manipuler ? M'utiliser à vos propres fins ? Comme c'est notam-

ment le cas dans le domaine religieux. Pourtant, ne pas apprendre à penser est ce qui nous rend le plus facile à manipuler, à influencer, par des images, des slogans, des formules, du « prêt à penser », qui nous est délivré à longueur de journée, par des médias asservis.

De nombreux livres ont été publiés, qui exposent des « martin-gales » pour réussir dans telle ou telle discipline, tel ou tel domaine, grâce à de nombreuses méthodes de pensée.

La plupart des grands philosophes, depuis Platon* et Aristote*, sans doute d'autres avant eux, dont nous n'avons pas de traces suffisantes, ont proposé des modes de pensée, une organisation. Je ne pourrais les citer tous, ils sont trop nombreux, certains me sont inconnus. Chacun, jusqu'aux philosophes contemporains, a apporté sa pierre à l'édifice de la pensée. Certaines de leurs idées me semblent plus importantes que d'autres, sans doute parce qu'elles m'ont plus aidé. Peut-être parce que j'ai eu l'occasion de les lire, ou de les relire, à un moment où elles pouvaient m'aider à répondre aux questions que je me posais. Mais je m'en pose encore, auxquelles ils n'ont pas répondu. Auxquelles je ne trouve pas de réponse. En outre, il existe des thèses prétendant qu'apprendre à penser serait liberticide, pour inculquer une manière ou un mode de pensée qui exclurait la critique. Ceci ne pourrait me sembler fondé que si la méthode était dogmatique. Or il ne me semble pas qu'elle doive nécessairement l'être. Qu'en outre, il existe de nombreux ouvrages, tels que « *L'art d'avoir toujours raison* »* qui, les dénonçant, devraient permettre d'éviter de tels écueils.

Depuis un certain nombre d'années je m'interroge sur le fait que nos dirigeants, politiques, économiques, financiers... N'atteignent jamais les objectifs qu'ils prétendent s'être fixés. Que c'est également le cas de la plupart d'entre nous, quel que soit le domaine où nous exerçons. Que tout ce dont on entend parler est superficiel, artificiel et confus. Qu'il devient extrêmement difficile d'entendre ou d'exprimer une pensée franche et claire. Qu'il semble que notre société, notre civilisation, soient « à bout de souffle ».

Nombreux sont ceux qui dénoncent pour cela les comportements : le manque de civisme, le gaspillage, l'hédonisme, l'égoïsme, le matérialisme, le libéralisme. Sans doute est-ce fondé. Mais les comportements sont, plus ou moins, des reflets de la pensée. Comment avoir des comportements sains et responsables, lorsque la pensée est confuse ? Comment s'astreindre à faire le bien, quand on ne sait pas le distinguer du mal ? Comment résoudre des problèmes que l'on n'identifie pas, ou dont on se rend compte qu'ils sont dissimulés, masqués ?

Depuis maintenant dix ans que je me consacre à l'écriture, à l'élaboration d'essais critiques sur notre société, nos comportements, nos modes de pensée, je me rends compte que les instruments que j'utilise s'avèrent insuffisants pour aller au bout de ma démarche. Pourtant, il me semble avoir une vision claire de ce que pourrait être une société harmonieuse, au sein de laquelle chacun pourrait s'épanouir, s'intégrer, collaborer, participer aux tâches nécessaires, selon ses goûts et ses aptitudes. Où il serait possible que les relations humaines soient fondées sur l'échange et non plus sur un système de domination-soumission, de contrainte, tel qu'il prévaut actuellement. Où les travaux désagréables ou pénibles seraient équitablement répartis et non dévolus aux plus miséreux. Et qui laisserait néanmoins, à ceux qui désireraient poursuivre le système de concurrence, de compétition et même le « struggle for life », un espace au sein duquel ils pourraient s'épanouir, mais sans nuire aux autres. Mon discours se noie dans la confusion générale entretenue autour de sujets dépourvus d'intérêt mais dotés du sensationnel de la nouveauté, de campagnes de propagande en faveur de tel parti ou personnage politique, présentant des promesses qui ne seront jamais tenues.

Cette préoccupation me semble fondamentale. Pour terminer le travail que j'ai entrepris et que je considère comme le dernier de ma vie. Mais surtout pour ouvrir de nouvelles perspectives à nos enfants, ne pas leur laisser le monde que nous leur avons « emprunté » dans l'effroyable état de délabrement dans lequel nous l'avons mis. Ne pas partir en pensant que l'espèce humaine a été le pire fléau que la terre ait connu, sans avoir proposé de solution.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui expriment une telle préoccupation. La plupart se trouvent au sein de ce qu'il est convenu de nommer « mouvement écologiste ». Les termes de « naturiste » ou « naturaliste » me sembleraient mieux appropriés, mais ils sont déjà utilisés dans d'autres domaines et leur usage risquerait d'entraîner une confusion supplémentaire dont nous n'avons vraiment pas besoin. Ce mouvement écologiste tend à combattre les excès du productivisme et du consumérisme, à freiner la pollution, l'expansion anarchique et les désordres et destructions de notre milieu naturel. Il a peu de succès et même lorsqu'il en a, il ne me semble pas que ce soit toujours à bon escient. Que ses succès n'aient toujours que des effets favorables. Ses combats, souvent fondés sur des convictions sans nuances, affrontant des ennemis mieux organisés, plus sûrs de leurs objectifs et plus riches, aboutissent souvent à des mesures et des effets marginaux, rendant souvent les problèmes de fond, encore plus difficile à résoudre par la suite.

Il a souvent été dit que bien poser un problème revient à le résoudre à moitié. Que son seul énoncé, à condition qu'il soit suffisamment clair et précis, permettait d'ébaucher des solutions.

À l'opposé, si l'on entretient la confusion, si l'on mélange les problèmes, si l'on en aborde plusieurs en même temps, ils deviennent impossibles à résoudre. C'est l'image que j'ai de l'état de notre société et de l'attitude de nos gouvernants. Quelles que soient leurs couleurs politiques, ou leurs domaines d'activité.

Quelques exemples simples me suffiront à illustrer mon propos : Depuis maintenant quarante ans que je m'intéresse au sujet, les gouvernants disent se préoccuper du chômage. Prendre des mesures pour résoudre le problème. C'est un sujet que j'ai traité de nombreuses fois. Et, depuis quarante ans, ils prennent systématiquement les mêmes mesures, ou à peu près équivalentes, qui s'avèrent toujours inefficaces à un point tel que la situation n'a jamais cessé de se dégrader et continue de le faire. Qu'un président de la république réduit son ambition, non plus à résorber le chômage, mais à « espérer » en freiner le développement. Pour quiconque ayant personnellement, ou par l'un de ses proches, vécu la réalité du chômage, un tel renoncement ne peut

que discréditer totalement et définitivement une personne « normale » bénéficiant d'un train de vie de nabab et distribuant des prébendes à tout ce qu'il compte d'amis et de relations, au sein de comités Théodule*.

Le problème que je situe au niveau du langage et de la pensée, vient de l'uniformisation qui en résulte. Qui se manifeste par un traitement statistique et impersonnel. Ce qui est vrai pour le chômage, peut l'être pour une demande de logement HLM*, par exemple. Certains éléments de la situation du demandeur, d'emploi ou de logement sont pris en compte, d'autres pas. Mais dans la réalité concrète, à durée de chômage ou de demande égale, de revenus ou d'aides, équivalentes... La différence la plus déterminante ne sera-t-elle pas l'entourage? Que la personne en cause soit soutenue par sa famille ou ses amis? Appartienne à un groupe soudé qui la reconforte et l'aide? Plutôt que d'être seule, éloignée de sa famille, sans ami? Éléments qui ne peuvent bien évidemment pas être pris en compte, dans l'état actuel du système.

Les exactions des « jeunes » de banlieue, exemple que j'utilise également souvent, illustrent assez bien mon propos. Là aussi, le problème se pose depuis des dizaines d'années. En 1967-1968, lorsque j'étais étudiant à Nanterre, il se posait déjà. L'université était entourée de bidonvilles jusqu'à l'actuel quartier de la Défense et ceux-ci étaient le repaire de jeunes délinquants. Depuis, en dehors de la rénovation de l'habitat et de la construction de logements décentes, qui a constitué une politique efficace, les mêmes mesures sont prises, qui ont toujours été totalement inefficaces, sans qu'aucun gouvernement n'ait jamais envisagé de changer de stratégie, ou même cherché à en étudier une nouvelle. Les dernières dispositions, dont on peut mesurer l'efficacité et l'ambition, consistant à interdire de publier le nombre de véhicules brûlés et l'importance des dégâts commis.

Là encore, le traitement impersonnel, l'absence de distinction entre les « jeunes », coupables d'infractions, délinquants ou criminels, le peu d'intérêt porté à leur situation propre, à leur entourage, à leur origine, sauf quelques traits caricaturaux, relevés par le ministère public ou l'avocat, le traitement « à la chaîne » de dossiers vides, ne peuvent aboutir qu'à des mesures inefficaces. L'enfermement pénitentiaire de

primo-délinquants avec des récidivistes expérimentés, qu'à faire des prisons des écoles du crime. Et alimenter la rubrique des faits divers des journaux.

Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais je trouve que l'indigence de pensée, qui préside au traitement de ces problèmes, est à hurler.

Pour apporter des solutions aux problèmes, il faut les étudier dans tous leurs aspects, analyser leurs origines, leurs évolutions, leurs développements, y réfléchir, y penser. Les nier et les dissimuler ne peut y contribuer. Comme je le disais au début de ce propos, les énoncer, les décrire. Analyser les situations. Ce que je fais maintenant depuis plus de dix ans, pour me rendre compte que l'extrême confusion qui règne dans notre société, s'est non seulement développée dans la pensée, mais s'est même enracinée dans la langue. Que mon propos même en souffre, se noyant dans la confusion générale.

J'en suis arrivé à la conclusion que c'est dans celle-ci qu'il faut rechercher et extirper les racines du mal. Non pas que je croie que l'origine du mal soit dans le langage. Je la situe d'abord dans la dégradation des mœurs et de la pensée. Dans le matérialisme, le consumérisme et le scientisme, dont le productivisme et la financiarisation sont des conséquences. Mais dans la mesure où il a plongé ses racines dans le langage. Que c'est là qu'elles sont les plus profondes et les plus difficiles à situer, je considère qu'il ne pourra être apporté de solution efficace à notre crise de société, qu'en allant rechercher et extirper ces racines, pour pouvoir procéder à une analyse claire et complète des problèmes.

Dans mon ouvrage « Un esprit sain », dans un chapitre intitulé « Sens des mots – sens des valeurs », j'ai indiqué un certain nombre des désordres occasionnés par la dissimulation des problèmes, par le changement des mots. Dans les différents domaines, qui ont depuis fait l'objet de mes réflexions et notamment les sciences exactes et en particulier les mathématiques, je me suis rendu compte que le problème était beaucoup plus large, profond, enraciné, que je ne l'avais d'abord supposé.

Le but de l'ensemble de mes écrits est de proposer une solution au déclin de notre civilisation. De décrire et d'analyser les maux dont elle souffre pour trouver les voies et moyens pour y mettre fin. Du fait de ma formation et de mes trente-cinq ans d'exercice professionnel, je suis parti du droit des affaires et du monde des affaires. De la finance, puisque la monnaie est le paramètre désormais universel de la société humaine et que celui-ci est le fondement de la finance. Or il s'avère que dans tous les domaines que j'ai abordés, j'ai retrouvé les mêmes phénomènes, les mêmes désordres de la pensée.

Dans les mathématiques, des « unités divisibles », ce qui est en contradiction avec la définition. (Une « unité » n'est pas divisible, sinon, ce n'est plus une unité) De multiples infinis, ce qui ne l'est pas moins (l'infini n'ayant ni commencement ni fin, il ne peut y en avoir qu'un, s'il existe). En physique, l'amalgame maintenant couramment acquis entre l'espace et le volume, alors qu'ils sont l'inverse l'un de l'autre. La confusion est telle que j'ai ressenti le besoin d'y consacrer un essai, la remise en cause de bases erronées, me semblant indispensable pour franchir de nouvelles étapes.

Nombreux sont ceux qui, comme moi, considèrent que la connaissance, la pensée tend à stagner ou à régresser. Que s'il existe encore des innovations, des nouveautés, inventions, brevets, théories, il n'y a plus de progrès au sens de véritable amélioration des capacités spirituelles, ou intellectuelles. Que justement parmi les désordres de la pensée, la nouveauté est considérée comme une qualité, assimilée à un progrès, alors que nous sommes le plus souvent amenés, quelques années plus tard et après avoir constaté les dommages, à nous rendre compte qu'il s'agit de régression, d'un désordre. L'amiante, les PCB en étant des exemples flagrants avec tous les produits cancérogènes, les excès liés à la division du travail ou à la financiarisation, dans d'autres domaines.

Il m'apparaît donc nécessaire de surmonter cette stagnation, de mettre fin à ces désordres et pour ce faire, qu'il faille aborder une nouvelle étape, franchir un nouveau cap, de la pensée.

Considérant que la langue est l'instrument de la pensée, que j'y ai relevé beaucoup de désordre et de confusion, je suis arrivé à la conclusion qu'une réforme de la langue permettrait d'aborder cette nouvelle étape de la pensée.

Il est vraisemblable qu'il existe d'autres méthodes, que j'aborderai peut-être moi-même dans de prochains ouvrages, à moins que d'autres ne décident de s'en charger.

Il convient dans un premier temps de poser le problème et de définir les deux notions sur lesquelles il repose : la pensée et le langage. D'analyser en quoi et comment la langue est l'instrument de la pensée et quelles sont leurs influences réciproques.

La seconde étape consistera à décomposer ce qui constitue la langue, le vocabulaire, la grammaire et la syntaxe pour y rechercher les erreurs et les désordres, source de confusion.

La troisième et dernière étape consistant à présenter un projet de réforme de la langue lui permettant de devenir un instrument adapté à l'amélioration de la pensée.

Ma démarche sur la langue utilise la langue comme vecteur. Utiliser un objet à analyser comme instrument d'analyse suscite le doute. Quelles seront l'efficacité et la pertinence d'une telle « auto-analyse » ? Je ne dispose d'aucun autre instrument que la langue, véhicule de ma pensée, pour procéder à cette analyse. Si je ne l'ai pas et que vous ressentiez ce doute, vous avez cette solution : Il suffit, pour chacun d'adopter une attitude critique vis-à-vis de mes propositions. De rechercher des alternatives. J'aurais plaisir à en prendre connaissance, si vous avez la gentillesse de me les adresser.

Le point de départ est, et ne peut être, que la description du sujet, sa définition.

Où commence-t-il ?

Rechercher une définition de la pensée, qui ne situe pas seulement les bornes, les limites de ce qui est ou de ce qui n'est pas la pensée, mais aussi une description de ce qu'elle est, de la façon dont elle fonctionne, de ses structures, de ses mécanismes et de son contenu.

Nous savons tous de quoi il s'agit, je pense ce que j'écris pour l'écrire, votre esprit reflète cette pensée en l'associant à vos propres réflexions. Nous exerçons notre intelligence, notre raison pour Emmanuel Kant*.

Le premier problème que nous rencontrons provient de la multiplicité des sens des termes, des définitions fournies. Littré en fournit 14 différentes, l'Académie Française les regroupe en 6.

Notre problème se trouve posé de lui-même. Et c'est bien la langue que j'utilise pour le poser.

Comme l'ouvrier a besoin d'outils, le penseur, le philosophe et tous ceux qui veulent exercer leur pensée, chacun d'entre nous, avons besoin d'un instrument.

Nous savons penser en images, nous remémorer ce que nous avons vu. Imaginer d'autres choses, les dessiner, les peindre. Penser des émotions, rêver d'amour, de tendresse, nous remémorer ou imaginer des souffrances et des plaisirs. Mais nous ne pouvons construire de cette façon, une pensée élaborée. Pour « raisonner », affiner notre pensée, analyser, décrire, le langage nous est indispensable.

La communication, l'échange, le discours, l'écoute, m'ont toujours paru secondaires. Non pas d'importance négligeable, mais ne pouvant assurer le rôle principal dévolu à la pensée.

Pourtant, il est admis que l'enfant acquiert le langage, d'abord par la compréhension, ensuite par l'usage, à l'écoute de ses parents. Que ceci a été considéré comme déterminant sur la fonction du langage.

D'une part, rien n'établit que ce qui est primordial reste principal.